

je vais m'acquitter ici. Mais je connais toute votre indulgence, toute votre bonne grâce, et je suis certaine d'avance que vous m'excuserez de grand cœur.

Après un court silence, elle reprit :

— Je viens vous demander pour mon fils, le marquis Gaétan d'Apremont, la main de votre nièce, mademoiselle Blanche de Flavigny.

Le comte s'empressa de répondre :

— Madame la marquise, mon consentement et celui de la comtesse vous sont acquis. Mais comme il s'agit de l'avenir d'une personne qui nous est aussi chère que notre propre fils, et que nous ne la marierons jamais contre son gré, il importe que nous la consultions. C'est ce que nous ferons ce soir même. Demain, avant son départ, j'aurai l'honneur de vous transmettre sa réponse, qui, je l'espère, sera conforme à nos vœux.

La portière d'un boudoir contigu au salon s'agita, et Blanche se montra pâle, sombre, résolue.

— Dès à présent, dit-elle d'un ton ferme, je consens à prendre pour époux M. le marquis Gaétan d'Apremont.

Raoul, qui l'accompagnait, blêmit et chancela.

— Ah ! ma cousine, murmura-t-il, vous faites votre malheur et le mien !

IV

Comme l'avait prévu le marquis, Roch Duhoux rencontra sur le chemin le facteur rural qui allait en tournée dans la campagne. Il l'aborda et lui confia les deux lettres en les recommandant au nom de la douairière d'Apremont et en ajoutant une pièce blanche à la recommandation.

Le facteur, sorte de coureur pédestre habitué à franchir assez rapidement les distances, arriva bientôt en vue de la Bénardière. Il allait y entrer lorsqu'il aperçut à cent pas Bénédicte accompagné de son vieil ami, le solitaire de la Gorge-aux-Loups. Il se dirigea vers eux et leur remit les deux missives portant l'empreinte du sceau seigneurial. Après quoi, il continua son chemin.

Bénédicte brisa le premier le cachet armorié et lut ce qui suit :

« Madame la marquise douairière d'Apremont attendra le père Bénédicte ce soir, vers huit heures, au château. Elle a une communication à lui faire et un ordre à lui donner. Exactitude et discrétion. »

La lettre adressée à M. Mathieu était ainsi conçue :

« Madame la marquise douairière d'Apremont désire consulter M. Mathieu. Elle le prie de venir ce soir, vers huit heures, au château, où elle se fera un plaisir de le recevoir. Empressement et mystère. »

Lecture faite, le père et le prétendu sorcier s'entre-regardèrent, puis, silencieusement, ils échangèrent leurs lettres. Lorsque chacun d'eux en eut pris connaissance, Bénédicte demanda à M. Mathieu ce qu'il en pensait.

— Les grandes dames ont parfois de singuliers caprices, répondit ce dernier. La marquise est sans doute plus superstitieuse qu'elle n'a voulu le paraître ce matin. Peut-être me croit-elle un vrai sorcier, et attend-elle de moi que je lui prédise l'avenir ou que je lui tire sérieusement l'horoscope de son fils.

— C'est ce que je présume aussi. Mais qu'ai-je à voir en cela ? Je ne devine assurément pas le rôle qui me sera dévolu.

Tandis qu'il s'exprimait de la sorte, Bénédicte se sentait l'âme envahie par un douloureux soupçon. Il rattachait l'incident des deux lettres au secret de famille qui, la veille, lui avait été révélé. Il parvint toutefois à se tranquilliser l'esprit en se disant que seul Roch Duhoux eût pu trahir ce secret, et que, vraisemblablement, il n'en avait eu ni le temps ni la volonté.

M. Mathieu était devenu pensif.

— Il serait indigne, répondit-il, de se méfier de cette hautaine et excellente marquise d'Apremont. Mais il est tout

simple qu'on prenne garde à ce Gaétan, à ce misérable marquis, capable des plus noires machinations. Voyons, ces lettres ne cacheraient-elles point quelque ruse, quelque stratagème de cet homme pour nous attirer dans un guet-apens ?

— Je le supposerais comme vous si la famille de Flavigny avait quitté le château ; mais elle doit y demeurer jusqu'à demain, et jusqu'à demain, croyez-moi, ce grand seigneur méchant et vindicatif n'osera rien entreprendre contre nous, dans la crainte de provoquer un scandale presque sous les yeux de mademoiselle Blanche, que bien certainement il ambitionne d'épouser.

— La charmante jeune fille ! Puisse-t-elle échapper au malheur d'avoir un pareil époux !

— Oui, murmura le père en étouffant un soupir et en re foulant une larme ; si elle s'unissait à lui, ce serait un ange en proie au démon.

Il y eut un silence d'un instant, pendant lequel le beau regard de Bénédicte se perdit dans les profondeurs de l'azur, tandis que ses lèvres, imperceptiblement frémissantes, paraissaient adresser une prière à Dieu pour le salut de Blanche de Flavigny.

— Irez-vous ce soir au château ? lui demanda son vieux compagnon.

— J'irai... Et vous ?

— Nous irons ensemble. Avec vous, mon brave enfant, je ne redoute rien.

— Merci, répondit gravement le père. Pour vous défendre, mon ami, je me ferais tuer.

En ce moment, le troupeau, qui cheminait devant eux sous la surveillance de Castor et de Pollux, arrivait à la grande porte de la ferme. Impatients de rentrer à la bergerie, les moutons se poussaient les uns les autres entre les deux battants et se grimpèrent sur le dos, malgré le coup d'œil sévère de leurs gardiens au poil roux, qui désapprouvaient évidemment cette précipitation.

Il n'y avait à la ferme que la mère Cazeau, qui préparait le souper. Le fermier était encore aux champs. Coquelicot et Muguettes avaient dû se rendre au marché de Tiffauges, et ils ne pouvaient être de retour que vers la nuit. Après avoir embrassé la fermière, Bénédicte la pria de tremper la soupe pour M. Mathieu et pour lui, ajoutant qu'il leur était impossible d'attendre l'heure habituelle du repas, parce qu'une affaire urgente les obligeait de sortir avant huit heures du soir. La digne femme s'empressa d'obtempérer à ce désir. Elle leur servit deux grandes assiettes de soupe, restant du délicieux consommé qui, la veille, avait si bien réconforté Blanche de Flavigny. Le souvenir en vint à l'esprit du père et le rendit tout songeur. A travers les spirales de fumée légère qui exhalait un succulent arôme, ses yeux évoquèrent la belle et noble demoiselle dans toute son élégante simplicité, dans toute sa grâce spirituelle, et il se sentit comme une ineffable caresse au cœur. Mais bientôt, se moquant de lui-même il fit disparaître le brillant mirage par un effort de volonté en même temps que par le contact imprévu d'une cueillerée trop brûlante du potage campagnard.

La nuit commençait à s'étendre sur les plaines du Bocage, lorsque Bénédicte et M. Mathieu sortirent de la ferme pour se rendre au château d'Apremont. Depuis une heure le ciel s'était rempli de nuages sombres qui planaient comme de grandes ailes noires, interceptant par intervalles les rayons de la lune, dont le disque, souvent éclipsé, luttait pour imposer son pâle éclat. Ces nuages étaient sans doute les débris dispersés d'un orage lointain. Quoi qu'il en soit, ils flottèrent tout à coup si nombreux, si étendus dans l'air, que l'astre fut vaincu, et ne put qu'avec peine se dégager lentement de chaque voile ténébreux qui le couvrait. Quand les deux piétons arrivèrent en face du château, l'obscurité était épaisse, et ils ne purent distinguer à trois pas le visage d'un homme qui se dressa soudain devant eux. Ils remarquèrent seulement que cet homme portait la livrée d'un laquais.